HAL
open science

LA LONGUE HISTOIRE DE LA SCIENCE HISTORIQUE

Gérard-François Dumont

To cite this version:

Gérard-François Dumont. LA LONGUE HISTOIRE DE LA SCIENCE HISTORIQUE. 1997, pp.17-28. halshs-01555710

HAL Id: halshs-01555710

https://shs.hal.science/halshs-01555710

Submitted on 4 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La longue histoire de la science historique

Allocution de Monsieur le Recteur Gérard-François DUMONT

Il est, dans l'histoire internationale, des périodes si fertiles en événements qu'on a parfois l'impression d'être dépassés par eux. C'est particulièrement le cas actuellement, avec un champ d'information qui s'élargit, tandis que le champ d'action de l'homme peut donner l'impression de se rétrécir. Pour l'historien, ces époques sont fécondes en analyses et en synthèses ; ses compétences lui donnent la possibilité de mieux maîtriser cette distorsion entre information et réaction objective.

Européens, nous avons tous plus particulièrement, je pense, le sentiment de traverser l'une de ces périodes bouillonnantes : signature à Paris, le 27 mai 1997, de l'acte fondateur OTAN-Russie, régissant les relations futures entre l'OTAN élargie à certains pays d'Europe centrale et la Russie qui concernent notamment la sécurité dans une Europe de plus en plus ouverte au monde ; retour de Hong-Kong, une des dernières terres européennes d'Asie, à la Chine ; changement de pouvoir dans l'un des plus grands et potentiellement des plus riches pays d'Afrique : le Zaïre ; développement plus rapide que prévue du Mercosur en Amérique latine ; Conférence intergouvernementale sur l'avenir des institutions européennes [2] - qui concernent autant l'organisation de la justice que l'intégration des étrangers - ; passage à la monnaie unique au 1er janvier 1999 après sélection des pays jugés aptes à entrer dans le cercle monétaire - question pour laquelle l'Italie est concernée au premier chef -.

La richesse des travaux de M. Romain Rainero témoigne de sa connaissance des questions qui intéressent tant l'Europe que l'Arc Méditerranéen, l'Afrique ou l'Asie. Historien de métier, le Professeur Rainero l'est sans aucun doute également dans l'âme, doué qu'il est de la capacité de décoder le principe historique, balance entre continuité et rupture. En effet, l'histoire n'est-elle pas tissée de similitudes et de différences ? L'histoire n'est-elle pas régie par l'exercice plus ou moins divergent de constantes anthropologiques et d'impondérables ? Ces derniers font l'évènement tandis que le cours de l'humanité se poursuit inexorablement, mais dans la discontinuité événementielle. Le travail de l'historien consiste à dégager une vision globale, tout en s'appuyant sur les événements qui fondent la vie, qui font l'histoire. Son objet d'étude est l'homme dans le temps, par la recherche de la connaissance du passé humain et la démarche explicative qu'elle suscite.

La dualité de l'histoire - continuité et rupture - se reduplique chez l'historien, à la fois scientifique et artiste. Scientifique parce que son questionnement s'appuie sur une méthode de recherche, sur des hypothèses de base, sur un traitement méthodologique choisi et sur une logique de raisonnement. Artiste, puisque le choix de tous ces paramètres, la façon d'avancer les variables explicatives, restent, pour une large part, personnels ; bien plus, le raisonnement, fondement des règles scientifiques, reste souvent teinté d'une forte dose d'intuition, et la véracité de ses conclusions peut toujours être remise en

[2] Qui a débouché sur le Traité d'Amsterdam en juin 1997.

cause par de nouvelles sources ou de nouvelles analyses.
Si "l'homme est un facteur de l'histoire qu'il construit", selon la célèbre formule de l'historien Georges Lefebvre (1874 - 1959), [3] l'historien, quant à lui, est un facteur de la science historique, qu'il enrichit de ses travaux, qui étend aujourd'hui son champ à tous les domaines de la civilisation. Elle ne peut cependant être science de la société des hommes que dans la mesure où elle s'appuie sur une méthode rigoureuse.
Professeur Romain Rainero, vous avez fait de l'histoire contemporaine internationale l'objet de vos études. Si les insignes de Docteur *Honoris Causa* qui vous ont été remis aujourd'hui vous honorent, nous sommes tout autant honorés de participer à cette cérémonie.
Elle me renvoie personnellement à l'épistémologie de l'histoire. Je vous invite à m'y rejoindre. S'attarder sur l'histoire de l'Histoire, c'est défricher la vie.

Aux origines de l'histoire

C'est la Grèce qui nous a légué le mot "histoire" *(historia)*. La mythologie grecque est la seule à proposer une muse de l'histoire, Clio, la première des neufs muses, filles de Zeus et de Mnémosyne, représentée assise, lauriers autour de sa tête et rouleau de papyrus à demi-ouvert dans sa main ; son nom signifie : "la célèbre" [4]. A ses côtés, une boîte contenant des manuscrits. Tous les "ingrédients" de la science historique sont donc déjà contenus dans le mythe : l'éternité (Zeus) - le temps - et la mémoire, ainsi que son principal support, le papier, qui a pu être écorce, papyrus, parchemin, inscriptions gravées sur la pierre et le métal, ou écrites sur des ostraca, simples tessons de poterie.
Si l'on excepte quelques traditions figées ou évolutions bloquées hors d'Europe, les premiers grands historiens ont vu le jour en Grèce. Au fond, toutes les questions de "l'Histoire" se trouvent déjà dans deux façons différentes de voir et de rapporter, celle d'Hérodote et celle de Thucydide. Cicéron a donné au premier, Hérodote d'Halicarnasse, (484 ? - 420 ? avant J.C.), le surnom de "Père de l'histoire" même s'il est peut-être davantage ethnographe qu'historien. En effet, celui-ci écrit pour raconter ; il construit une composition littéraire à caractère historique qui a peut-être commencé comme une enquête géographique, car, curieux de tout, il a voyagé pour cnnaître, s'informer, recueillir maints matériaux. Donnant une place importante à la géographie, il témoigne d'une complémentarité parfois oubliée entre la science du temps et celle de l'espace. Son souci est de conserver la trace du passé et la cohérence des événements. Il demeure un esprit religieux en acceptant l'explication irrationnelle, qui mêle les faits avérés au légendaire sans en percevoir l'enchaînement causal. Ses *Histoires*, qui décrivent les rapports conflictuels entre les Grecs et les Barbares, sont empreintes d'une exigence historique certaine. Surtout, Hérodote pense que le passé est significatif en soi et pour soi ; et si le caractère scientifique de sa démarche reste critiquable, c'est bien avec lui que l'Histoire devient une discipline.
Puis Thucydide (465 - 401 ou 395 av. J-C), son cadet, franchit une étape importante. Il est le premier à poser les fondements de la science historique, notamment par la recherche d'une explication intelligente des faits. *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* est d'ailleurs considérée comme l'un des chefs-d'oeuvre de la pensée grecque. Il y décrit la guerre entre Athènes et Sparte (à laquelle il avait participé) : comme stratège, il n'avait

[3] Connu pour ses *Essais de synthèse* sur la Révolution.
[4] Le nom de Clio signifie donc plutôt célébration que mémoire, terme qui revient à sa mère Mnémosyne qui signifie en grec "je me souviens". Le début de *Théogonie* d'Hésiode est le plus riche document sur les muses.

pas réussi à sauver Amphipolis, assiégée et prise par le Lacédémonien Brasidas. [5] Il réalise son ambition de laisser un "monument", plutôt qu'une "pièce d'apparat" et rend l'histoire "adulte" en utilisant une méthode précise : critique des sources, vérification des témoignages, refus des oracles et des superstitions, de l'astrologie, efforts d'objectivité et d'impartialité, tout au moins dans le cadre assigné : raconter l'histoire politique d'Athènes pendant la terrible guerre qui ruina les cités grecques. Enfin, Hérodote et Thucydide se différencient des chroniqueurs ; tout en retraçant une histoire, ils dégagent une problématique : quels rouages politiques conduisent aux résultats constatés ?
Autre historien grec très important: Polybe de Megalopolis (IIème siècle av. J.C). Otage parmi les mille que les Grecs doivent livrer à Rome après la défaite de Persée à Pydna, ami stoïcien de Scipion Emilien qu'il accompagne dans toutes ses expéditions, acteur de l'Histoire et historien, il a une vision très intelligente de la politique romaine et entreprend d'exposer (Livre 1er) "comment et par l'effet de quel régime politique presque toute la terre habitée a été maîtrisée et est devenue, événement sans précédent, la chose d'un empire unique". Polybe se révèle de plus profondément historien dans l'enquête, la démarche critique qui remonte aux sources. Il est le premier à poser la problématique d'une évolution des formes politiques - monarchie, aristocratie, démocratie - parce que "toutes, dit-il, subissent inévitablement la corruption morale".
Restent donc ces deux "écoles". Elles diffèrent en ce que l'importance de l'individu n'est pas la même, selon l'une ou l'autre vision du monde. Il s'agit, toujours pour l'historien d'aujourd'hui, de se déterminer par rapport à ces deux écoles, indépendamment des époques étudiées.
Transportons-nous à Rome : les *Commentaires* de César (101-44 av. J.C), en réalité des mémoires à but auto-promotionnel, ont une valeur inestimable parce qu'ils donnent un point de vue : celui de leur auteur ; encore convient-il de distinguer vérité et propagande, voire effet de style. Et voici Tite-Live (59 av. J.C. - 19), le premier romain à rédiger une histoire nationale exhaustive ; son désir de promouvoir la gloire de sa patrie ne l'a-t-il pas conduit à une absence d'objectivité ? [6] Autre démarche, celle de Tacite (55 - 120), interprète passionné des événements de son temps, se plonge, dans ses récits dramatiques, dans l'analyse psychologique approfondie des personnages mis en scène.
Toujours à Rome, une définition de l'histoire nous est proposée par le rhéteur Quintilien (42 ? - 120 ?), contemporain de Tacite : *scribitur ad narrandum, non ad probandum* (on écrit pour raconter, non pour prouver). Depuis lors, à peu près 10% des écrits de la civilisation européenne portent sur l'histoire. Aucune des autres grandes civilisations dans le monde n'attache une telle importance au récit historique, remarque Pierre Chaunu. [7] C'est pratiquement une valeur distinctive de l'Europe. [8]

L'Histoire, source de traditions

Il faut attendre le XIXème siècle pour assister à l'émergence d'une science historique à proprement parler. Au Moyen Âge, l'histoire bénéficie certes de l'élan donné par le christianisme, recherche des témoignages à partir desquels se fonde la foi et se construit la tradition ; elle reste longtemps marquée par l'esprit théologique.
Elle est en effet encore aux prises avec les règles de la théologie du XIIIème siècle (sco-

[5] De Romilly Jacqueline, introduction de *L'Histoire de guerre du Péloponnèse*, de Thucydide, Editions Robert Lafont, Paris, 1990.
[6] *Histoire romaine (ab urbe condita)*, depuis les origines de Rome, en 142 livres dont 35 sont restés.
[7] D'où la formule de Pierre Chaunu "rien en Occident n'échappe à l'histoire". Cf *Pour l'histoire*, Perrin, Paris, 1984, p. 20.
[8] Pour les autres valeurs fondatrices, voir Dumont Gérard-François, *L'identité de l'Europe*, CRDP, Nice, 1997.

lastique), d'où une vision du monde selon laquelle Dieu est le grand ordonnateur de l'univers, et l'Histoire n'a de sens que si la vie des individus sur terre leur permet d'être sauvés dans le ciel. Sa définition par Saint-Augustin (354-430), au Vème siècle, comme l'accomplissement de la volonté divine, [9] reste prégnante.
Au XIIIème siècle toujours, Joinville (1224-1317), biographe de Saint-Louis, et Froissart (1337 ? - après 1404) après lui, s'attacheront à relater une histoire à connotation nationale, avec, dans *les Chroniques* de Froissart, une tentative d'explication. Mais ces historiens, enclins à adopter les idées et les projets de leur protecteur, n'ont pas vraiment eu le souci d'être objectifs, l'histoire est alors ouvertement au service de la politique. Il faudra attendre l'essor urbain de la pré-Renaissance, pour voir, dans l'oeuvre d'un historien comme Commynes (1447 ? - 1511), la réflexion prendre le pas sur le récit, même si l'on reste dans le cadre d'une histoire/chronique qui perdure depuis les Carolingiens et perdurera bien au-delà.
Au XVème siècle s'éveille une forme de pensée que l'on peut déjà qualifier de moderne. Les écrivains et les chercheurs du temps s'exaltent pour l'Antiquité. L'esprit historique est revisité par Guillaume Budé (1467- 1540) qui propose, dans le *De Asse* (de la monnaie) (1514), une réflexion sur la prospérité des nations, ou par Jacques Cujas (1520-1590), qui cherche à reconstituer les doctrines juridiques fondatrices de l'Etat Romain. Rhétorique et pragmatisme se mêlent ici pour décrire l'ensemble de l'expérience du genre humain, se consacrer au culte des grands hommes, affirmer une histoire érudite à portée politique, voire civique. Plus tard, Bossuet (1627 - 1704), dans son *Discours sur l'histoire universelle* (1681), voudra encore montrer "comment les révolutions des empires sont réglées par la Providence" (même si par ailleurs, il a le souci de fournir au prince une argumentation) : et Louis Bonald (1756-1840) servira la thèse théologique, attribuant à la révélation la totalité de connaissances humaines.
En fait, ce n'est pas tellement la rationalité elle-même qui est à inventer - les hommes ont toujours été à leur manière rationnels - mais ce qui est en jeu, c'est une rationalité détachée d'une finalité transcendante, détachée donc de la théologie comme centre de pensée. Mais l'érudition progresse grâce aux Jésuites et à Port-Royal. L'esprit d'investigation historique s'élargit au-delà des frontières européennes à l'Inde, à la Perse, à la Chine, à l'Amérique. La richesse et la diversité des croyances, des représentations et des moeurs, stimulantes, vont faire naître l'histoire des civilisations. Montesquieu (1689-1755) à la fois moraliste et politique, même s'il n'a pas encore à sa disposition une méthode pour atteindre la vérité dans son effort de reconstitution du passé, introduit la discussion dans l'histoire des institutions, disserte sur les conditions d'existence politique et les coutumes des peuples, veut "éclairer l'histoire par ses lois et les lois par l'histoire".

La modernité contre la tradition

La modernité et l'émergence de la pensée moderne sont déterminantes pour la connaissance historique. Il convient donc de s'y attarder.
La modernité est le modèle d'un constat simple : il existe, dès la Renaissance, deux modes d'être et de devoir-être, deux *Weltanschaungen* concurrents. Adopter la modernité comme mode de civilisation présente au moins trois caractéristiques. [10]

- Premièrement, en centrant son regard sur lui-même, l'homme devient le point

[9] Dosse François, *L'Histoire en miettes*, La Découverte, Paris, 1987, p. 253.
[10] Ricoeur Paul, "Civilisation universelle et cultures nationales", *in Esprit*, 1961, pp. 439-453.

cardinal du cosmos. Il y a une substitution de la transcendance comme centre idéologique par l'émergence, d'abord à la périphérie, d'un nouveau système. A la longue, on parvient à une évacuation totale de Dieu comme catégorie consubstantielle à l'intégration réussie de l'homme dans la nature.
Le transfert d'un homme théorique, défini comme personne au statut, aux droits et aux devoirs différents, donc comme personne inégale, vers un homme de type individu, égal à un autre individu devant le droit, devient désormais possible et remettra en cause progressivement les anciennes solidarités communautaires et familiales au profit d'une vie sociale atomisée.
Il y a alors une redéfinition de toutes les activités humaines (temps et espace, famille et reproduction, travail, ordre social et divin, culture), de l'insertion et de la place de l'homme dans ces activités. Ce nouvel ordre pour qui l'homme est le référent absolu et unique, qui essaie de comprendre la nature en termes mathématiques, qui change le sens de l'économie en inventant "le profit pour le profit", bouleversera, entre 1500 et nos jours, non seulement l'espace européen, mais, par ricochet, le monde entier.

- Deuxième, la modernité disqualifie en bloc toutes les autres cultures qui l'ont précédée ; elle les rend obsolètes du seul fait que le temps avance. La modernité, c'est le changement permanent, c'est l'obligation du progrès : tout arrêt de la croissance en économie, par exemple, est déjà, en vertu de ce principe, vu comme une régression.

- Troisième, la modernité touche, à la longue, tous les domaines et toutes les activités de l'homme, puisque c'est un état d'esprit global.

Les trois ruptures

Les "Temps modernes" (XVIème, XVIIème et XVIIIème siècles) précèdent l'histoire contemporaine qui commence à la Révolution et englobe notre époque. La pensée moderne va servir la connaissance historique. La modernité, au fond, c'est trois ruptures : la découverte du Nouveau Monde, la conscience élargie vers les infinis, et la Réforme. Chacune de ces ruptures ouvre une brèche dans le système de pensée du Moyen-Âge.
La première, la découverte d'un monde inconnu jusqu'ici, pose la question de la géographie humaine de l'espace terrestre : il s'agit bien d'une rupture, puisque cette découverte révèle qu'il y a d'autres lieux, d'autres terres, d'autres hommes. La découverte des "sauvages", d'un radicalement autre, pose la question des origines de l'Humanité, indépendamment d'Adam et Eve. La découverte de civilisations différentes quoique contemporaines excite les imaginations.
La deuxième rupture se situe au niveau de la conscience : comment les Anciens, qui nous ont livré un large savoir à vocation globalisante pouvaient-ils ne pas avoir eu connaissance de ce continent nouvellement découvert ? Si ce savoir-là n'était pas contenu dans leur savoir, quoi d'autre pourrait se trouver en-dehors de notre savoir et quelle place alors accorder à la parole du Christ ? Il y a donc relecture critique des preuves et nécessité de retour vers le réel, le début d'une pensée scientifique. Parallèlement, de nouveaux moyens techniques : lunettes astronomiques et microscopes ouvrent l'horizon vers l'infini, petit et grand. [11]
La troisième rupture est celle de la foi : Lorenzo Valla (1401 - 1457) introduit une dis-

[11] Ces "multiplicateurs de sens" ont destabilisé les cadres admis de l'entendement, puisque nous sommes passés du "monde clos" à un "univers infini". Voir Chaunu Pierre, *La civilisation de l'Europe classique*, Editions Arthaud, Paris, 1966, 706 p., pp. 326-361.

cussion sur l'authenticité du texte biblique et prend position contre le pouvoir temporel du pape. Une autre discussion [12] porte sur le fond des Evangiles avec la Réforme. Celle-ci propose un retour aux sources et introduit le concept de libre examen qui détermine l'esprit moderne. Désormais, la parole divine dans son interprétation humaine devient objet de débat, devient affaire d'hommes, devient relative. Le rejet de l'autorité du Pape en la matière conduit à relativiser toute autorité ultime et à s'autoriser n'importe quelle option personnelle. La Vérité devient individuelle et multiple.
Ces ruptures, l'extension du cadre spatial, l'implosion de la certitude du savoir, l'implosion de la foi certaine ne sont bien sûr pas les *deux ex machina* de recompositions spirituelles venues de nulle part. Elles sont rendues possibles et fondées par un cadre matériel, économique, social et politique qui permet tout d'abord les interrogations et les découvertes. Ce dernier débouche par rétroaction [13] sur une interrogation philosophico-historique changeant à la longue les paramètres du système idéologique existant. Ces changements idéologiques sont donc étroitement liés à un monde qui se construit conjointement et avec eux : le monde des villes.

De la théologie à l'authenticité

Il a fallu presque cinq siècles d'efforts intellectuels pour arriver au moment où l'authenticité d'éthique "s'effectue dans une confrontation féconde entre l'individualisme philosophique et politique hérité de Descartes (1596 - 1650) et Locke (1639 - 1704) et le romantisme, qui promut à la dignité d'oeuvre d'art la création de soi par soi". [14]

Allant plus loin, Voltaire (1674-1778), novateur, ayant le respect des sources, compose et utilise savamment les documents, fait une place aussi grande au mouvement intellectuel qu'à la politique. Il a voulu et su écrire, pour la première fois, une histoire de la civilisation, avec notamment son *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, dans la préface duquel il établit les fondements d'une problématique des choix dans l'arsenal des faits, justifiant une logique de fil historique.
Pierre Lepape, dans son livre *Voltaire le conquérant*, [15] montre comment Voltaire et les philosophes du XVIIIème siècle, dans leur critique des pouvoirs, politiques ou religieux, revendiquent et défendent la liberté de leur autonomie intellectuelle. Ils s'opposent ainsi à nombre d'intellectuels du Moyen-Âge, qui s'abritaient derrière une autonomie papale, affranchie des lois épiscopales et de l'autorité royale. Les philosophes des Lumières revendiquent aussi la séparation des pouvoirs, ignorée au XIIIème siècle, et surtout "l'appel à l'histoire", niant ainsi le droit divin.
Ils préfigurent donc certains intellectuels de la fin du XIXème siècle et du XXème siècles : le combat pour la vérité est pour eux une vertu cardinale. En fait, si la téléologie dans l'histoire est abandonnée (sauf dans le marxisme ou dans le positivisme comtien), il n'y a que la vérité qui justifie désormais la recherche.
Mais, à la fin du XIXème siècle, l'effort scientifique n'est pas suffisant pour faire de l'Histoire une science autonome. Elle reste un genre littéraire ou philosophique, en dépit des progrès de l'esprit critique. Le rationalisme éveillant la curiosité, va pourtant servir l'Histoire, comme le reste du savoir humain.

[12] D'autres discussions ont eu lieu à d'autres périodes, telles celles des pères de l'Eglise des premiers siècles. Mais c'était dans un autre contexte, celui d'une religion en train de chercher les fondements de son installation.
[13] Morin Edgar, *La méthode I, la Nature de la Nature*, Editions du Seuil, Paris, 313 p.
[14] Azouvi François, nalyse critique du *Malaise de la modernité*, de Charles Taylor, traduit de l'anglais par Charlotte Melançon, Editions Cerf, 128 p., *Le Monde des livres*, 9 septembre 1994.
[15] Lepape Pierre, *Voltaire le conquérant, naissance des intellectuels au siècle des Lumières*, Editions du Seuil, Paris, 1994.

Ainsi, grâce aux progrès de l'érudition, à l'élargissement du champ de la recherche, à l'éveil de l'esprit scientifique, l'Histoire, peu à peu, s'est définie plus précisément et à fixé des méthodes, de telle sorte qu'on a pu qualifier le XIXème siècle de "siècle de l'histoire".

Le siècle de l'histoire

Le XIXème siècle s'ouvre véritablement au lendemain du bouleversement révolutionnaire et napoléonien. La France, une "grande nation" depuis François 1er au moins, mais surtout depuis Louis XIV, dont l'influence s'étend au-delà de ses frontières, garde son influence culturelle en Europe. L'éveil des nationalités va conduire à la formation de nouveaux Etats. L'histoire est en marche et, selon Chateaubriand "tout prend la forme de l'histoire". A vrai dire, les élites de l'époque ont vraiment besoin d'une justification de leur système politique et culturel qui élimine toute référence divine. Par ailleurs, l'entrée des masses dans l'histoire nécessite un référentiel différent de celui des aristocrates, qui existent par eux-mêmes et n'ont pas besoin d'une nation comme mythe fondateur et ciment idéologique.

Grâce à ce foisonnement, l'histoire a tracé plus sûrement son chemin. Elle devient européenne dans l'esprit, et reste nationale dans le fait. Léopold von Ranke (1795-1886) entreprend d'utiliser les sources de Venise et donne aux méthodes de l'histoire moderne leur souffle de maturité. Il travaille à "l'épanouissement d'une histoire véritablement positive", visant à retracer les évènements "comme ils se sont réellement passés".

Au moment où se lèvent, se regroupent ou s'affrontent les grands courants d'idées, de sentiments ou d'intérêts - libéralisme, démocratie -, l'Histoire est promue par les grands esprits. Augustin Thierry (1795-1856), secrétaire de Saint-Simon, est mieux q'un écrivain curieux épris de pittoresque. Les mérites littéraires de ses évocations ne doivent pas faire oublier combien il est attaché à la critique des sources. [16] François Guizot (1787-1874), titulaire de la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne dès 1812, à vingt-cinq ans, est historien avant d'être acteur de l'histoire.

Alexis de Tocqueville (1805-1859), maître de la science politique, écrit un joyau de la pensée historienne, oeuvre fondamentale toujours actuelle : *L'ancien Régime et la Révolution* (1856). Jules Michelet (1798-1874) développe une certaine forme de l'histoire totale, moulée dans une sensibilité romantique et un génie visionnaire. Il pressent la force de tous les courants irrésistibles de son siècle - démocratie politique et sociale, révolution industrielle et machinisme -. A l'histoire, il fait obligation de s'en emparer pour "atteindre la résurrection de la vie intégrale".

La maturité de l'histoire apparaît aussi dans de très grandes oeuvres. *La Cité antique* (1864) de Fustel de Coulanges (1830 - 1889), ou *La Vie de Jésus* (1864) d'Ernest Renan (1823-1892). Le premier assigne un objectif à l'histoire : elle sera une science par la rigueur de ses méthodes. Elle devra étudier, non seulement les faits et les institutions, mais aussi les données psychologiques et morales "car son véritable objet d'étude est l'âme humaine". L'oeuvre de Fustel de Coulanges enrichit le discours historique de la prise en compte de la psychologie sociale, dans le sillage des réflexions conduites au siècle précédent par le napolitain Giambattista Vico (1668-1744), [17] et impose ce que l'on appellerait aujourd'hui une éthique de l'historien, comme l'écrit longuement Pierre Gaxotte [18] "Fustel ne connaissait que les documents. Les étudier et les interpréter : voilà

[16] Cf. Lettres sur l'Histoire de France, 1827.

[17] L'oeuvre de ce dernier, *Principe de la philosophie de l'histoire*, présente une sorte de théorie cyclique des trois âges : formation, développement et décadence des nations, correspondant à l'âge des dieux, des héros et des hommes.

[18] Gaxotte Pierre, *Le Purgatoire*, Fayard, Paris, 1982, p. 90.

la science historique. Le reste n'est qu'erreurs, fantaisies et hypothèses creuses.
"Nul ne savait mieux que lui lire et comprendre un texte. Ses discussions sont des modèles d'intelligence et de critique. Point de préjugé, point de parti pris, point d'opinion moderne transportée dans un autre temps, pas de rapprochement hâtif.
"Une analyse scrupuleuse, l'âpre étude de chaque ligne et de chaque mot, l'accumulation patiente de détails, l'investissement méthodique de la difficulté, le dénombrement exact des faits.
"Tant qu'il restait un doute, Fustel ne consentait pas à aller plus loin. Il n'affirmait rien qui ne fût démontré. Il n'avançait d'un pas que sûr de sa route. Des fondations au sommet, l'édifice devait être de la même pierre dure et transparente.
"Le style même de Fustel donne l'impression du vrai. On n'y trouve nulle recherche, nulle prétention à l'éclat, nul effet de mots, mais une langue limpide, robuste et saine ; une exacte soumission des mots à la pensée, une marche ferme et régulière".
Ernest Renan (1823-1892), quant à lui, veut que l'histoire soit la "science exacte des choses de l'esprit". Cette conception de l'histoire-science est partagée en Europe, même si des désaccords opposent les historiens, comme Renan avec et l'historien allemand David Strauss (1808-1874) sur le droit historique.
L'école historique française se dote, grâce à Gabriel Monod (1844-1912), d'un outil de travail précieux, *la Revue historique,* fondée en 1876, date capitale car désormais, les méthodes de l'histoire sont discutées et exposées au public cultivé. "L'histoire" affirme Gabriel Monod en 1888, "doit limiter ses ambitions : elle ne sera jamais qu'une science descriptive opérant sur des éléments toujours fuyants, en mutation et en devenir perpétuels". "On ne peut être plus net, l'histoire n'a pas chercher à établir des lois, c'est la source d'illusions fâcheuses qui obligent à des dérapages. Et il faut avouer que ce refus de l'histoire philosophique était bien nécessaire en des temps où l'on avait coutume de croire aux lois de l'histoire". [19] *L'Introduction aux études historiques (1898),* de Charles-Victor Langlois (1863-1929) et Charles Seignobos (1854-1942), définit les règles historiques fondées sur les grands évènements politiques, diplomatiques, parlementaires, sans parti pris philosophique et sans lien avec les autres sciences de l'homme autre que celui du positivisme scientifique ; l'historien doit se montrer impassible face aux événements, comme n'importe quel chercheur qui se penche sur son objet d'étude. Il doit relater les faits avec la plus grande exactitude.

La grande querelle du XXème siècle

Au XXème siècle, cet horizon est contesté, d'autant plus qu'il semble être en contradiction avec l'accélération des transformations du monde. Il amène un *aggiornamento* des sujets historiques, avec notamment le développement de l'histoire économique, de l'histoire sociale, les nouvelles sciences de l'homme, la géographie humaine, la sociologie. En 1929, *la création des Annales d'histoire économique et sociale* de Lucien Febvre (1878-1956) et Marc Bloch (1886-1944) vise à se consacrer au combat pour "une histoire totale, organique, plus attentive aux structures qu'aux événements, faisant leur place aux bases économiques et aux cadres sociaux" sans amoindrir "en rien celle des faits psychologiques, des manières de penser et de croire". Un grand conflit d'écoles naît, opposant les Annales et *la Revue Historique.*

[19] Thuiller Guy et Tulard Jean, *Les Ecoles historiques*, PUF, Paris, 1993, p. 28.

Le combat idéologique fut gagné par *Les Annales* ; aujourd'hui, les tenants de l'histoire comme science sociale et leurs héritiers, soulignent cependant l'apport fondamental de la *Revue historique* à la connaissance de l'histoire.
Ainsi, après vingt-cinq siècles de construction de la science historique, des liens indispensables ont été tissés entre le politique, l'économie, et le social en intégrant l'histoire des structures à l'histoire des événements.
Tant que l'histoire, comme par exemple la biographie traditionnelle suivait un cadre strictement narratif, hagiographique ou héroïque, il n'y avait pas de problème épistémologique spécifique, puisque la biographie était alors une vue particulière, relatée pour l'édification des lecteurs. Cela n'est plus le cas avec l'histoire quantitative.
Auparavant, dans une perspective d'objectivité du chroniqueur, il fallait rendre sensible tout ce qui était positif dans la vie du personnage concerné, justifier éventuellement les décisions qui pouvaient prêter à critique, expliquer les raisons de ses décisions. Ainsi conçue, la biographie ne rentrait qu'incidemment dans une perspective générale de compréhension sociale et culturelle de l'individu et de la société. D'autant plus que cette perspective était tributaire, dès le départ, du but téléologique supposé, qui fournissait la trame obligée du devenir de la société concernée, dans laquelle l'individu en question ne faisait que remplir son rôle, plus ou moins bien.
L'école des Annales, avec son ambition d'une histoire scientifique, a réduit l'équation personnelle, prépondérante jusque là, à presque rien. Sujets et méthodes d'investigations ont fait de l'individu une unité comptable dans des séries statistiques, et un résidu insignifiant pour la compréhension de l'histoire qui privilégie mouvements de fond et tendances de longue durée. Séries et concepts évacuent l'échelle de la vie humaine, la dimension de l'individu, de la personne : ce qui compte, c'est ce qui fait masse et dure.
L'école des Annales, après l'éclat que lui ont donné Marc Bloch, Lucien Febvre et Fernand Braudel (1902-1985), a évolué vers un nouveau positivisme, un nouveau dogme. [20]

La recherche identitaire

Le XIXème siècle avait développé une histoire à dominante politique où l'influence des grands hommes était déterminante ; on n'était jamais loin de l'hagiographie. Avec la montée historique des masses, il était normal qu'une inversion se produisît. Une nouvelle génération d'historiens ayant pris la mesure du présent la récapitulait dans le passé. D'une certaine façon, l'apologie des grands hommes et de la raison d'Etat s'était transformée en apologie des masses et raison du plus grand nombre. Chaque perspective, féconde à son moment, avait dérivé vers d'inévitables effets pervers, lorsque les pensées ne se renouvellent pas et se sclérosent en stéréotypes simplificateurs.
Cependant, l'observation quantitative a ses limites, ce qui se lit au retour en force, depuis quelques années, des biographies hélas trop souvent romancées. Peut-être, au fond, la seule histoire qui intéresse d'une manière très directe est une histoire des personnes. Elle explique peut-être moins, comme l'a dit Levy-Strauss, mais elle parle plus. [21]
Aujourd'hui, un des objectifs du débat historique résulte de la nécessité de considérer la personne comme acteur de l'histoire en la sortant de l'impasse dans laquelle l'école des Annales avait tendance à la cantonner. Certains évoqueront le retour triomphal des bio-

[20] Voir à ce propos : Couteau-Bégarie Hervé, *La Nouvelle Histoire*, Economica, Paris, 1989; 409 p.
[21] La citation exacte est "l'histoire biographique et anecdotique est la moins explicative, mais elle est la plus riche du point de vue de l'information, puisqu'elle considère les individus dans leur particularité (...). Le choix relatif de l'historien n'est jamais qu'entre une histoire qui apprend plus et apprend moins", Levy-Strauss Claude, *La pensée sauvage*, Paris.

graphes [22] dans les rayons "histoire" de la bibliothèque comme étant lié avec l'affirmation narcissique de l'individu actuel.
En tout cas, l'individu d'aujourd'hui se caractérise par la recherche avide d'une identité positive et distinctive. Il y a un côté esthétique dans cette revendication. La fin n'étant pas l'horizon de cette attitude, elle est moins instrumentale qu'expressive. L'individu ambitionne de laisser une trace, désir aussi vieux que l'humanité. Cependant le temps sélectionne et dégage les hommes dignes de souvenir, alors que les anonymes en sont la condition de possibilité. Dans ce sens, les plus grands comme les plus petits sont dignes d'être l'objet d'une biographie.
L'historien débat d'une dialectique organique, c'est à dire non séparable entre l'individu, dont la singularité lui donne un statut de personne, et les masses dont l'indice est le nombre. Chaque individu s'inscrit dans son ensemble le plus proche, agit dans un ordre et une hiérarchie déjà institués : le biographe comme celui dont on écrit la biographie : c'est là une constante anthropologique et non historique.

Un exemple signifiant

Prenant pied dans l'histoire comme la géographie de la population prend pied dans la géographie, la démographie historique est née dans les années 1950. Comme les caractéristiques actuelles d'une population résultent de l'inertie propre aux phénomènes démographiques, ces caractéristiques dépendent de l'héritage du passé davantage encore que du présent. On pourrait même dire que toute démographie est historique, puisque par exemple, une pyramide des âges raconte et matérialise *grosso modo* un siècle de l'histoire d'une population.
On ne peut réduire une population à ses données actuelles ; la démographie historique s'est donc penchée sur l'étude des populations anciennes et tout particulièrement sur celles pour lesquelles on dispose pas de données statistiques dans les formes modernes. Elle a pris forme en 1956 avec la méthode de dépouillement et l'exploitation de l'état civil ancien, c'est-à-dire les registres paroissiaux des baptêmes, enterrements et mariages, élaborée par Louis Henry (1911-1991). [23]
Pour reprendre les termes de Jacques Dupâquier : "la grande originalité de la démographie historique est de travailler sur des sources qui n'ont été faites ni par elles, ni pour elles , Ces sources ont été constituées dans des buts de contrôle de la population. Ainsi, les registres de baptêmes, des mariages et des sépultures ont été faits pour contrôler le comportement religieux des populations : on enregistrait les baptêmes de manière, en se référant à l'acte de baptême, à rendre impossible la bigamie ; de même, les actes de décès permettaient à un homme veuf voulant se remarier d'apporter la preuve de la mort de son premier conjoint. Les actes de mariage permettaient de vérifier que la population ne vivait pas en état de concubinage. Quand les évêques ont commencé, dès le XVème c'est à dire bien avant l'édit de Villers - Cotterêts (1539), à faire tenir des registres de baptême, de mariage et de sépulture, ils n'avaient pas du tout, en vue de faciliter le travail des démographes, fait oeuvre scientifique ; ils faisaient leur travail d'évêques". [24]

[22] Plusieurs biographies, publiées récemment, séduisent par leurs qualités : Bertière Simone, *La vie du cardinal de Retz*, Editions Fallois, Paris, 1990, 644 p. ; *Un homme de ce monde, un homme de Dieu*, Editions Beauchesne, Paris, 1991, 435 p ; Le Goff Jacques, *Saint Louis*, Editions Gallimard, Paris, 1996, 976 p. ; Le Roy La Duric Emmanuel, *Le siècle des Platters*, Tome I, *Le mendiant et le professeur*, Editions Fayard, 1996, 528 p.
[23] Cf. Gauthier Etienne et Henry Louis, *La population de Crulai, paroisse normande*, Ined, cahier n°33, Paris, PUF, 1958.
[24] *In Sauvy* Alfred, Dumont Gérard-François et Merigot Bernard, *Démographie politique*, Paris, Economica, 1982, p. 45. Cf. également la notice sur la démographie historique de Dupâquier Jacques *in* Burguière André, Dictionnaires sciences historiques, PUF, Paris, 1986 et Dupâquier Jacques, *Pour la démographie historique*, PUF, Paris, 1983.

La démographie historique permet parfois de reconstituer des informations plus précises que celles de la démographie contemporaine sur le comportement des familles, l'espacement des naissances, les attitudes face à la fécondité. Elle conduit même parfois à réexaminer certaines interprétations de l'histoire, par exemple sur les comportements religieux. [25]
La démographie historique est fondée sur une méthode spécifique. Je l'ai évoquée pour montrer que l'histoire, à travers des questions d'une grande importance, conduit à des résultats étonnants, à partir de la démographie. On peut en retenir les deux principales d'une part, la question de l'objectivité de la connaissance historique, d'autre part, la question du déterminisme historique. Toute la difficulté du travail de l'écrivain d'Histoire est de répondre à ces questions.

Dépasser le dualisme méthodologique

L'histoire en tant qu'écriture s'attache, dès le début, à raconter ce qui est exceptionnel, ce qui fait date. Elle est donc forcément événementielle.
Mais dès ses origines aussi, l'histoire essaie de comprendre. Elle construit des chaînes de causalités qui sont censées donner des explications à ce qui est arrivé.
Dans cette démarche explicative, si l'enchaînement doit suivre une certaine logique formelle, le raisonnement, en revanche, peut s'appuyer sur des arguments divers, ouvrant la porte à toutes sortes de causalités possibles servant d'explication. Le débat historique porte alors principalement sur la question de ce qui est la Vérité.
Selon la Vision du monde, selon la méthode, selon les hypothèses de base, le résultat de recherches historiques, même s'il ne peut changer la réalité du tout au tout, peut changer sa signification. Par exemple, tout le monde convient que la Révolution française a eu lieu, il y a débat autour de la question de savoir si cette révolution est une rupture complète ou si, comme l'analyse Alexis de Tocqueville, elle s'inscrit dans une certaine continuité. Schématiquement, les questions historiques tournent souvent autour d'une interprétation à connotation idéologique duale, soit progressiste, soit traditionnelle.
Serait-il possible de dépasser ce dualisme ? L'enquête historique conduit à un récit qui se veut clarification. Elle montre que tel ou tel fait historique, que l'homme à l'époque, a existé comme être historique, mais à l'époque, donc à un moment de l'histoire des hommes. Ce qui équivaut à exprimer une réalité qui a été portée par des conditions historiques d'existence aujourd'hui disparues. Ce passé révolu, de nouvelles conditions historiques d'existence sont apparues, qui ont conduit à poser cette même réalité décrite comme un objet historique. Ainsi, la réalité historique actuelle ressent la réalité historique passée comme une idéologie.
Donc, la connaissance présente dans le domaine historique, n'est pas véritablement vraie, elle n'est qu'un moment de l'histoire elle-même, relative, probable, plausible. Sans doute rentrons-nous dans une réflexion philosophique à laquelle répugne l'historien. Mais on ne peut en faire l'économie, car il s'agit de sortir des impasses des dualismes actuels entre progressistes et conservateurs, tradition et modernité, etc. Si on peut accepter des vraisemblances historiques différentes, au lieu de les combattre, ce n'est pas pour affirmer que l'histoire, en tant que science sociale n'a plus rien à dire. Tout au contraire ; n'importe quelle démarche scientifique gagne à expliquer sa méthode et ses résultats. L'histoire, qui consiste à expliquer le passé pour comprendre l'homme présent, en sortira grandie, puisque débarassée des effets de mode. Il me semble qu'on peut tirer aussi un tel enseignement de vos oeuvres, Professeur Romain Rainero.

[25] Cf. Dumont Gérard-François, "Démographie, science sociale" *in La vie, la mort, la foi*, PUF, Paris, 1997.

Conclusion

L'histoire est plurielle. C'est son principe de réalité, ce qu'évoque le projet de Fernand Braudel "une histoire fédératrice de toutes les sciences humaines, en jouant des deux atouts : la longue durée et l'espace". [26] Si l'histoire sérielle, quantitative, a conduit à mettre entre parenthèses le rôle du politique et de l'événement, l'excès a été de faire de l'évacuation du politique son cadre conceptuel, ce qui, aujourd'hui, apparaît dommageable. Distinguons l'histoire sérielle comme méthode et école de rigueur : elle est une introduction et un moyen de découverte dans l'apprentissage de l'histoire. Ce qui est contesté, parce que contestable, c'est son paradigme économiste et matérialiste qui apparaît comme un réductionnisme qui bloque les progrès de la connaissance historique.

Si ce paradigme a été utile dans la formation d'une histoire objective, il a atteint ses limites de pertinence. Il s'agit désormais de relativiser le déterminisme des choses, afin de retrouver les mécanismes objectifs de l'initiative des hommes et des sociétés, leur liberté par le jeu des nécessités. L'historien au travail, à la fois dans le passé et dans le présent, est conduit tout naturellement à une confrontation entre l'inéluctable et l'inattendu.

Au cours de ces dernières années, le retour au politique consécutif au retour du paradigme de la "fin de l'histoire" (avec à la clef, la redécouverte de l'événement), était, face aux informations déversées par les média, une nécessité de recherche, une nécessité de réalisme historique : la vision du monde revisitée par la réalité, pourrait-on dire. Pour une biographie où "la politique est, par essence, personnalisée et compétitive", [27] le politique s'impose de nouveau comme une des catégories de recherche principale.

En fin de compte, l'Histoire, comme tout chez l'homme, est tributaire d'une réalité éminemment complexe : celle de la vie qui se déroule sous un double horizon temporel selon la formule de Fernand Braudel : "Alors qu'une histoire proche court vers nous à pas précipités, une histoire lointaine nous accompagne à pas lents". [28]

[26] *Les ambitions de l'histoire de Fernand Braudel*, présentées par Ayala Roselyne et Braudel Paule, Editions de Fallois, Paris, 1997.
[27] Aron Raymond, *Dimension de la conscience historique*, Editions Plon, Paris 1961, Paris, 288 p.
[28] Braudel Fernand, Grammaire des civilisations, Arthaud, Paris, 1987.

CEREMONIE

DE

REMISE DES INSIGNES

DE

DOCTEUR HONORIS CAUSA

à M. Romain RAINERO
Professeur d'Histoire contemporaine
à l'Université de Milan

Nice, le 11 Juin 1997